

LA VIE QUOTIDIENNE DANS UNE STATION

Extrait d'une lettre de M. Béguin.

Le programme d'une journée. — La nourriture du corps, celle de l'esprit et celle de l'âme. — M. Georges Mercier. — Difficulté de se procurer des canots. — La question des transports et sa solution espérée.

Nalolo, 13 février 1899.

Bien cher monsieur,

Vous me dites que vous avez de la peine à vous représenter l'emploi de nos journées. Il est vrai qu'ici, au Zambèze, notre vie est assez différente de ce qu'elle serait en Europe. Bon gré, mal gré, nous sommes obligés d'être toute espèce de choses ; non seulement prédicateurs de l'Évangile, mais encore instituteurs, quelquefois médecins, dentistes, architectes, menuisiers, marchands, etc. Cela varie suivant les circonstances et les époques. Aussi me serait-il difficile, en vous décrivant l'emploi d'une de nos journées, de vous tracer en raccourci le tableau de notre vie ; car, quoique nous menions une existence assez monotone, il arrive cependant qu'il y ait de l'imprévu chez nous. Toutefois, d'une manière générale, nos occupations rentrent dans le cadre suivant :

Au lever du soleil, qui varie suivant les saisons entre cinq heures et demie et six heures et demie, vous entendriez la cloche de la station appeler les gens à la prière. Souvent il vient des gens du village et des élèves de l'école, mais souvent aussi il n'y a que les habitants de la station, les enfants qui vivent chez nous, les ouvriers. Ce culte quotidien dure un quart d'heure ; nous chantons, lisons une portion de l'Écriture, suivie de quelques mots d'explication, et terminons par la prière.

Alors, chacun s'en va à ses occupations. Cependant, avant que les ouvriers puissent se mettre au travail, il faut leur laisser environ une heure pour préparer leur nourriture ; car,

dans ce pays-ci, les ouvriers font eux-mêmes leur cuisine. Elle n'est du reste pas compliquée : chaque homme reçoit un litre de grain par jour : maïs, sorgho, millet, ou une quantité correspondante de manioc ou de patates, de courges, de haricots ; cela varie suivant les époques. Il en est de même pour les élèves de l'école qui vivent chez nous. Chacun pile sa nourriture pour la réduire en farine et la cuit. Avec leur pain, ils reçoivent encore ce qu'ils appellent le *basauntsou*, mot qui n'a pas de correspondant exact en français, et qu'on pourrait traduire par condiment ; c'est soit du lait, soit des poissons ou de la viande, des arachides, quelque chose dont ils puissent faire une sauce, dans laquelle ils trempent leur pain.

A huit heures, la grosse cloche se fait de nouveau entendre. Cette fois, c'est pour appeler les élèves à l'école ; le village se trouve à environ deux kilomètres de la station, les élèves ne sont cependant jamais tous là avant neuf heures. C'est alors que l'école commence ; elle se tient jusqu'à midi.

L'après-midi est rempli par toute espèce de travaux : surveiller les ouvriers, procéder aux constructions ou réparations, faire les marchés, recevoir des visites à la station ou en faire dans le village, quelquefois un peu jardiner, enfin lire ou écrire quand il n'y a pas d'autres travaux.

A six heures, il y a de nouveau une cloche qui réunit les gens de la maison pour la distribution de la nourriture. A partir de ce moment, nous sommes tranquilles ; nous avons la veillée pour lire et écrire. Cependant, à huit heures ou huit heures et demie, on sonne de nouveau la cloche ; c'est pour la prière du soir, après quoi chacun peut aller dormir.

Vous savez que notre dernière Conférence avait décidé qu'après avoir passé deux mois sur les stations du Bas, M. G. Mercier viendrait ici, à Nalolo, pour m'aider dans la reconstruction de notre station. Ainsi, il aurait dû arriver chez nous vers le milieu du mois de novembre. Mais, faute de canots, il a dû beaucoup prolonger son séjour à Kazungula et à Séshéké, et n'arrivera ici qu'à la fin du mois de

janvier. M. Mercier est un aide bien précieux, car il est très habile : il met la main à tous les travaux qui se présentent et s'en tire très bien.

La difficulté que nous avons eue à trouver des canots pour lui peut vous faire comprendre la grande différence qu'il y a entre les stations du Bas et celles du Haut.

Quand les wagons qui viennent du sud, chargés de nos provisions, arrivent à Kazungula, on pourrait croire que, puisque ces wagons sont arrivés au Zambèze, nous sommes tous approvisionnés. Hélas ! c'est un voyage de plus de quinze jours sur le fleuve, à travers les rapides. Mais là n'est pas la plus grande difficulté ; le gros ennui pour nous, le gros souci qui se renouvelle à chaque arrivée de wagons, est de trouver des canots. Pour cela nous devons nous adresser au roi ou à sa sœur de Nalolo, et malheureusement nous dépendons de leur bon plaisir, de sorte que souvent nos bagages n'arrivent chez nous que bien des mois après leur arrivée à Kazungula. Nos approvisionnements de cette année-ci, tout ce qui devait remplacer ce que l'incendie a détruit, arrivait à Kazungula en juin dernier. Eh ! bien, actuellement, soit plus de sept mois après, une bonne partie de ces objets sont encore là-bas !

Cette question des transports entre-le Bas et le Haut est un problème qui se pose, comme auront pu le voir les lecteurs du livre de M. Coillard, depuis l'origine de la Mission. Malheureusement, à mesure que les années se passent, au lieu d'arriver à une solution, le problème se complique toujours plus, par le fait que la population blanche dans le pays augmente. Non seulement notre nombre à nous va en croissant, mais il y a maintenant ici des représentants du Gouvernement anglais ou des marchands. Tout ce monde recourt aussi aux canots zambéziens, et on les sert souvent avant nous.

Aussi notre espoir, pour l'avenir, c'est qu'il s'établira des rouliers de profession qui feront ce service de transport de Kazungula au Bo-Rotsé. Ce serait la meilleure solution.

Nous serions indépendants du roi et de la reine, sans avoir l'ennui de nous occuper des wagons, des bœufs et des conducteurs. Ceux-ci nous apportent encore plus de difficultés que les canots ; c'est pourquoi, jusqu'à présent, nous avons recouru surtout à ce dernier mode de transport, si défectueux qu'il soit.

Croyez-moi votre tout dévoué,

ÉUGÈNE BÉGUIN.

CONGO FRANÇAIS

RAPPORT DE LA MISSION DU CONGO FRANÇAIS POUR L'ANNÉE 1898

Insuffisance du personnel en 1898. — Les renforts. — Écoles d'internes à Lambaréné et à Talagouga. — Élèves catéchistes. — Travaux littéraires : traduction de la Bible, catéchisme, histoire Sainte en galoa et en pahouin. — Les cultes publics. — Travaux de constructions. — Annexes de Lambaréné. — La nation de Ngoïmo. — Le bassin du Ngounié. — Annexes de Talagouga. — Écoles d'annexes. — Le pays ouvert.

Messieurs et honorés frères,

La Conférence des missionnaires du Congo français s'est réunie à Talagouga, du 8 au 16 février 1899, sous la présidence de M. Allégret. Nous condensons dans un rapport unique les rapports de nos différentes stations, pour donner une idée d'ensemble sur la marche de notre œuvre pendant l'année 1898.

I

LE PERSONNEL

L'année 1898 avait commencé, pour les missionnaires du Congo, comme avait fini 1897, dans le sentiment d'une